

2-2-1970

LE DINER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS

VOLTAIRE

LE DINER

DU COMTE

DE BOULAINVILLIERS

suivi de

L'EMPEREUR DE LA CHINE

ET LE

FRÈRE RIGOLET

ou Relation de l'expulsion des Jésuites de la Chine



PARIS
Isidore LISEUX, Éditeur
Rue Bonaparte, n° 2
1880



LE DINER

DU COMTE

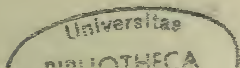
DE BOULAINVILLIERS

PREMIER ENTRETIEN.

AVANT DINER.

L'ABBÉ COUET. — Quoi! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique et Romaine?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS. — La philosophie étend son empire sur tout l'univers, et votre Église ne domine que sur une partie de l'Europe; encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois



que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis longtemps.

L'ABBÉ. — Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie?

LE COMTE. — J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Être éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

L'ABBÉ. — Eh bien! n'est-ce pas là ce que notre religion annonce?

LE COMTE. — Si c'est là ce que vous annoncez, nous sommes d'accord; je suis bon catholique, et vous êtes bon philosophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philosophie religieuse et sainte, ni par des sophismes et des absurdités qui outragent la raison, ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richesses qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philosophie; alors cette philosophie adoptera la religion pour sa fille.

L'ABBÉ. — Avec votre permission, ce discours sent un peu le fagot.

LE COMTE. — Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, et de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbéciles. L'opinion d'un seul sage l'emporte sans doute sur les prestiges des fripons, et sur l'asservissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philosophie: je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion.

L'ABBÉ. — Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE. — C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres; et à moi il ne faut que quatre mots : *Sers Dieu, sois juste.*

L'ABBÉ. — Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE. — Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles, « Contrains-» les d'entrer, » dont on abuse avec

tant de barbarie; et celles-ci, « Je suis » venu apporter le glaive et non la » paix; » et celle-là encore, « Que celui » qui n'écoute pas l'Église soit regardé » comme un païen, ou comme un rece- » veur des deniers publics, » et cent maximes pareilles, effrayent le sens commun et l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre discours : « Je » leur parle en paraboles, afin qu'en » voyant ils ne voient pas, et qu'en » écoutant ils n'entendent point »? Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse et la bonté éternelle?

Le Dieu de tout l'univers, qui se fait homme pour éclairer et pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire : « Je » n'ai été envoyé qu'au troupeau d'Is- » raël, » c'est-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus?

Est-il possible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer; que les rois « ne reçoivent des impôts

» que des étrangers, et que les enfants
» en sont exempts » ?

L'ABBÉ. — Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différents.

LE COMTE. — Juste ciel! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre? qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, et dont les auteurs, si peu avérés, se contredisent à chaque page?

L'ABBÉ. — Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très content du discours sur la montagne.

LE COMTE. — Oui; on prétend que Jésus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère Raca, comme vos théologiens font tous les jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de Moïse, que vous avez en horreur. Il demande avec quoi on salera si le sel

s'évanouit. Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parceque le royaume des cieux est à eux. Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé pourrisse et meure en terre pour germer ; que le royaume des cieux est un grain de moutarde ; que c'est de l'argent mis à usure ; qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parents quand ils sont riches. Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées. J'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu ; mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici :

« C'est Dieu qui m'a formé ; Dieu est partout et dans moi : oserai-je le souiller par des actions criminelles et basses, par des paroles impures, par d'infâmes désirs ?

» Puissé-je, à mes derniers moments, dire à Dieu : O mon maître ! ô mon père ! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation ; tu as voulu

que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté ; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur ; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je sors de ce magnifique spectacle, en te rendant grâce de m'y avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ. — Cela est admirable ; dans quel père de l'Église avez-vous trouvé ce morceau divin? est-ce dans Saint Cyprien, dans Saint Grégoire de Nazianze, ou dans Saint Cyrille ?

LE COMTE. — Non ; ce sont les paroles d'un esclave païen, nommé Épictète ; et l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L'ABBÉ. — Je me souviens en effet d'avoir lu, dans ma jeunesse, des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression ; je vous avouerai même que les lois de Zaleucus, de Charondas, les conseils de Confucius, les commandements moraux

de Zoroastre, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre humain ; il me semblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Cicéron, et plus de sagacité à Archimède, qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie ; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin et un séraphin, entre la grâce efficace à laquelle on ne peut résister et la grâce suffisante qui ne suffit pas ; ils ignoraient que Dieu était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah ! monsieur le comte, si les Scipion, les Cicéron, les Caton, les Épictète, les Antonin, avaient su que « le Père a engendré le » Fils, et qu'il ne l'a pas fait ; que

» l'Esprit n'a été ni engendré, ni fait, » mais qu'il procède par spiration tantôt » du Père et tantôt du Fils ; que le » Fils a tout ce qui appartient au Père, » mais qu'il n'a pas la paternité ; » si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force ; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas procurés aux hommes ! La consubstantialité surtout, monsieur le comte, la transsubstantiation sont de si belles choses ! Plût au ciel que Scipion, Cicéron et Marc-Aurèle eussent approfondi ces vérités ! ils auraient pu être grands-vicaires de monseigneur l'archevêque ou syndics de la Sorbonne.

LE COMTE. — Çà, dites-moi en conscience et devant Dieu, si vous pensez que les âmes de ces grands hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables, en attendant qu'elles aient trouvé leur corps qui sera éternellement rôti avec elles ; et cela pour

2

n'avoir pu être syndics de Sorbonne, et grands-vicaires de monseigneur l'archevêque ?

L'ABBÉ. — Vous m'embarrassez beaucoup ; car « hors de l'Église point de » salut. »

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis.

» Quiconque n'écoute pas l'Église, qu'il » soit comme un païen ou comme un » fermier général. » Scipion et Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Église ; ils n'ont point reçu le concile de Trente ; leurs âmes spirituelles seront rôties à jamais; et quand leurs corps dispersés dans les quatre éléments seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs âmes. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste : cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Épictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à

l'âme et au corps de François Ravaillac, qui mourut en bon chrétien, bien confessé, et muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette affaire ; car enfin je suis juge de tous les hommes ; leur bonheur ou leur malheur éternel dépend de moi et j'aurais quelque répugnance à sauver Ravaillac et à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons; nous lisons dans les *Actes de Sainte Thècle*, grande théologienne, disciple de Saint Paul, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra son amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne.

Le grand Saint Jean Damascène rapporte que le grand Saint Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut : le crâne lui répon-

dit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés.

Enfin nous savons de science certaine que le grand Saint Grégoire, pape, tira de l'enfer l'âme de l'empereur Trajan : ce sont là de beaux exemples de la miséricorde de Dieu.

LE COMTE. — Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer, par vos saintes prières, Henri IV, qui mourut sans sacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confessé ; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble et quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS. — Le dîner se refroidit ; voilà M. Fréret qui arrive ; mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

SECOND ENTRETIEN.

PENDANT LE DÎNER.

L'ABBÉ. — Ah! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne ! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Église? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, et qu'il n'avait pas le pied fendu ; c'était horrible de manger de l'ixion et du griffon.

LA COMTESSE. — Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion.

L'ABBÉ. — Je n'en sais rien, madame : mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon et d'esturgeon, pèche mortellement ; que son âme sera brûlée en attendant son corps, et que, quand son corps la viendra retrouver, ils se-

ront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout à l'heure.

LA COMTESSE. — Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau ?

LE COMTE. — Prenez, croyez-moi; Jésus-Christ a dit : « Mangez ce qu'on vous présentera. » Mangez, mangez; que la honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ — Ah! devant vos domestiques, un vendredi, qui est le lendemain du jeudi! Ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE. — Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ ?

L'ABBÉ. — Il est bien vrai que notre Sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras et des jours maigres; mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir sur la terre et dans le

ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus ? et je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE. — Mon Dieu ! que cela est édifiant ! et qu'on voit bien que votre religion est divine !

L'ABBÉ. — Si divine, que, dans le pays même où l'on faisait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on faisait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Église en use encore ainsi quelquefois ; tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes ! — A boire.

LE COMTE. — A propos, monsieur le grand vicaire, votre Église permet-elle qu'on épouse les deux sœurs ?

L'ABBÉ. — Toutes deux à la fois ? non ; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection : remarquez bien que tout change toujours et

que tout dépend de notre sainte Église. La sainte Église Juive, notre mère, que nous détestons, et que nous citons toujours, trouve très bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend, dans le *Lévitique*, de se marier à la veuve de son frère ; elle l'ordonne expressément dans le *Deutéronome* ; et la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur, car vous savez que quand Amnon, fils du chaste roi David, viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique et avisée lui dit ces paroles : « Mon frère, ne me » faites pas de sottises, mais demandez-» moi en mariage à notre père, et il ne » vous refusera pas. »

Mais, pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon les temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre, Henri VIII, avec la femme du prince Arthur son frère, de peur que

Charles-Quint ne le fit mettre en prison une seconde fois, et ne le fit déclarer bâtard comme il l'était ; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape et monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire.

LA COMTESSE. — Eh bien ! monsieur Fréret, vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien !

M. FRÉRET. — Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ. — Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte Église catholique, apostolique et Romaine ? — A boire.

M. FRÉRET. — Parbleu ! je dirais que vous êtes des Juifs et des idolâtres, qui vous moquez de nous, et qui emboursez notre argent.

L'ABBÉ. — Des Juifs et des idolâtres ! comme vous y allez !

M. FRÉRET. — Oui, des Juifs et des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre Dieu n'est-il pas né Juif ? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif ? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies Juives ? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse ? n'a-t-il pas sacrifié dans le temple ? votre baptême n'était-il pas une coutume Juive prise chez les Orientaux ? n'appelez-vous pas encore du mot Juif *Pâques* la principale de vos fêtes ? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons Juives que vous attribuez à un roitelet Juif, brigand, adultère, et homicide, homme selon le cœur de Dieu ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos Juiveries, que vous appelez *monts-de-piété ?* et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres, quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE. — Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de

la loi Juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'Élie et l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout son bien à l'Église « pour le » remède de son âme, et pour n'être point » rangé parmi les boucs. » Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais, pour ma part, plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ. — Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. Fréret nous appelle-t-il idolâtres ?

M. FRÉRET. — Pourquoi, monsieur ? demandez-le à Saint Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, et qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez ; demandez-

le à Sainte Claire qu'on invoque pour le mal des yeux et à qui vous avez bâti des temples ; à Saint Genou qui guérit de la goutte ; à Saint Janvier dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête ; à Saint Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome.

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce et le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'Être éternel est mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de lâtrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des souris ? Vos catholiques Romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots Latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura

fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par devant et par derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plait, les boire et les manger, et les rendre ensuite à son pot de chambre ! et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolâtrie qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en Dieu ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Démiourgos, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires ; sachez que Cérès, Pomone, et Flore, valent mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges; et que ce n'est pas aux prêtres de Marie-

Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE. — Monsieur l'abbé, vous avez dans M. Fréret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât ? c'est votre faute.

L'ABBÉ. — Oh ! madame, je suis aguerri ; je ne m'effraie pas pour si peu de chose ; il y a longtemps que j'ai entendu faire tous ces raisonnements contre notre mère sainte Église.

LA COMTESSE. — Par ma foi, vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : — « Il y a trente ans qu'on me » le dit, et je voudrais qu'on me le dît » trente ans encore. »

L'ABBÉ. — Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE. — Cela est vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ. — Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des pro-

phéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de Jésus, aux martyrs ?

LE COMTE. — Ah ! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons et les petites filles savent ce que mangea le prophète Ezéchiel à son déjeuner et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla et d'Ooliba dont il est difficile de parler devant les dames; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète Osée de prendre une catin et de faire des fils de catin. Hélas ! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias et des obscénités ?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les Juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes Hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jérémiah ; sur quelques mots concernant Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu,

lequel Eliah, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs *Évangiles*. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbéciles et assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation quand Jésus prédit dans Luc : « Il y aura des » signes dans la lune et dans les étoiles ; » des bruits de la mer et des flots ; des » hommes séchant de crainte attendront » ce qui doit arriver à l'univers entier ; » les vertus des cieux seront ébranlées, » et alors ils verront le fils de l'homme » venant dans une nuée avec grande » puissance et grande majesté. En vé- » rité je vous dis que la génération pré- » sente ne passera point que tout cela » ne s'accomplisse. »

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, et plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, et que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance et

une grande majesté. D'où vient que Paul, dans son Épître aux Thessaloniciens (Ie, ch. IV, v. 16), confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? « Nous qui vivons et qui » vous parlons, nous serons emportés » dans les nuées pour aller au-devant » du Seigneur au milieu de l'air, etc. »

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde et de l'établissement d'un monde nouveau était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans Lucrèce, au livre IV. Vous la trouverez dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Héraclite, longtemps auparavant, avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-Juifs demi-Chrétiens, qui fabriquèrent les *Évangiles*, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore longtemps, et que Jésus ne vint point dans les nuées avec une

grande puissance et une grande majesté au premier siècle de l'Église, ils dirent que ce serait pour le second siècle ; ils le promirent ensuite pour le troisième ; et de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du Pont-Neuf sur le quai de l'École ; il montrait au peuple, vers le soir, un coq et quelques bouteilles de baume : « Messieurs, » disait-il, « je vais couper » la tête à mon coq, et je le ressusciterai » le moment d'après en votre présence, » mais il faut auparavant que vous ache- » tiez mes bouteilles ». Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. « Je vais donc couper la tête à » mon coq, » continuait le charlatan ; « mais comme il est tard, et que cette » opération est digne du grand jour, ce » sera pour demain. »

Deux membres de l'Académie des Sciences eurent la curiosité et la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire ; la farce

dura huit jours de suite; mais la farce de l'attente de la fin du monde, dans le Christianisme, a duré huit siècles entiers. Après cela, monsieur, citez-nous les prophéties Juives ou Chrétiennes.

M. FRÉRET. — Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Égyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Égypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni Grec, ni Syrien, ni Égyptien, n'en a dit un seul mot. Flavius Josèphe, si bon patriote, si entêté de son Judaïsme, ce Josèphe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies

d'Égypte, et le passage à pied sec au milieu de la mer, etc.

Vous savez que l'auteur du *Pentateuque* est encore incertain : quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel Juif, soit Esdras, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre ? Quand même tous vos prophètes Juifs auraient cité mille fois ces événements étranges, il serait impossible de les croire : mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du *Pentateuque* sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des Juifs ? Était-ce de favoriser son petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? Que ne lui donnait-il l'Égypte au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous,

furent égalés par les sorciers de Pharaon ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Égypte, et faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre de six cent trente mille combattants, s'enfuissent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert ? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises ; vous avez trop de sens pour les admettre, et pour croire sérieusement à la religion Chrétienne fondée sur l'imposture Juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas sonder l'abîme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux et des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux et les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent ; mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent et ait couvert l'Égypte de poux, quoique les

poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point Dieu ; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu, et lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE. — Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le créateur de l'univers se serait-il fait Juif pour changer l'eau en vin à des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable sur une montagne d'où l'on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier pour n'avoir pas porté des figues, « quand ce n'était pas le temps des figues ? » Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ. — Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît ; laissez-moi faire mon métier ; je

suis un peu battu peut-être sur les prophéties et les miracles ; mais pour les martyrs, il est certain qu'il y en a eu ; et Pascal, le patriarche de Port-Royal des Champs, a dit : « Je crois volontiers » les histoires dont les témoins se font » égorger. »

M. FRÉRET. — Ah ! monsieur, que de mauvaise foi et d'ignorance dans Pascal ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? Qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome, la tête en bas ? qui lui a dit que ce Barjone, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé Latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les Chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran ; les papes n'y eussent pas manqué ; leur ambition y eut trouvé un beau prétexte.

A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue datée de Babylone, était en effet écrite de Rome même? sur quoi un auteur célèbre a très bien dit que, moyennant une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le Magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, ressuscité à moitié par Simon, et entièrement par l'autre Simon Barjone ; c'est lui qui met aux prises les deux Simon, dont l'un vole dans les airs et se casse les deux jambes par les prières de l'autre; c'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela est répété par

un Marcel, par un Hégésippe. Voilà les fondements de la religion Chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le Christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de Jésus-Christ, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Sénèque, des constitutions apostoliques, des vers, des sibylles en acrostiches, des Évangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu et de Marc, etc.. Vous le savez, monsieur, vous les avez lues, sans doute, ces archives infâmes du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses ; et vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères, pour le malheur du genre humain ?

L'ABBÉ. — Mais comment la religion

Chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme et le mensonge ?

LE COMTE. — Et comment le Mahométisme s'est-il élevé encore plus haut? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit et combattu; et Jésus n'a su ni écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa; et Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le Mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages et ceux du roi Dagobert. Misérables Chrétiens! non, vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos *agnus*, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices et votre pa-

pauté, que vous ne vous moquez tous les ans, le 5 Janvier, par vos Noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ. — C'est pourtant ce ridicule que Saint Augustin a trouvé divin ; il disait : « Je le crois, parce que cela est » absurde ; je le crois, parce que cela » est impossible. »

M. FRÉRET. — Eh ! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt Manichéen, tantôt Chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur ? Que nous fait son galimatias théologique? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE. — En effet, je vois

l'absurde; mais je ne vois pas le divin. Je trouve très simple que le Christianisme se soit formé dans la populace, comme les prophètes du Vivarais et des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

M. FRÉRET. — Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, et en sa faveur par les Chrétiens, c'est qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des Récabites, des Esséniens, des Saducéens, des Pharisiens, des Judaïtes, des Hérodiens, des Joanistes, des Thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme.

Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de secte ; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, et qu'il fut puni sévèrement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'Hérode-le-Grand, comme le prétendent les Talmudistes, ou sous Hérode le Tétrarque, comme le disent quelques *Évangiles*, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très obscurs, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques Platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des Galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages. Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine *barath*, mise sous le nez des malades, et

quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les Galiléens se vantèrent.

Les Gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les Galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges; car les Gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de Jésus. Si quelques malades guérissaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'assurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantements. Ils disaient aux Chrétiens : Vous avez de beaux secrets, et nous aussi; vous guérissez avec des paroles, et nous aussi; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les Galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'État ; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérants ; quand ils voulurent élever leur nouveau

fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres et les magistrats Romains les eurent en horreur ; alors on réprima leur audace. Que firent-ils ? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur ; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires ; ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où Constantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé une seule année où le Christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ. — Ah ! monsieur, c'est beaucoup dire.

M. FRÉRET. — Non ; ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'*Histoire ecclésiastique* ; voyez les Donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton ; les Athanasiens et les Ariens

remplissant l'empire Romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares Chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être Chrétiens; et, dans notre ancien hémisphère, les Chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfants, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des Hussites, dans celles des Luthériens, des Calvinistes, des Anabaptistes, à la Saint-Barthélemy, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de

repos, se fait baiser les pieds, et que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, et vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ. — J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai; mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table: ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes, si la conversation roulait longtemps sur les horreurs du genre humain. L'histoire de l'Église trouble la digestion.

LE COMTE. — Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ. — Ce n'est pas la faute de la religion Chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE. — Cela serait bon, s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris son nom, a écrit: « Ne suis-je pas en » droit de me faire nourrir et vêtir par

» vous, moi, ma femme, ou ma sœur ! » si l'Église a voulu toujours envahir, si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie et de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, et qui avaient gardé quelques drachmes pour leur subsistance ; s'il est évident que l'histoire de l'Église est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres : alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ. — Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE. — Point du tout : je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de

me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis Romulus jusqu'au temps où les Chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui vous presse, et vous n'avez rien à répondre.

L'ABBÉ. — Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes et funestes.

M. FRÉRET. — Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ. — C'est ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a aussi quelquefois de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE. — Il n'en est pas d'un État comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, et a été florissante; mais quand on a voulu réformer le ca-

tholicisme, l'Europe a nagé dans le sang; et en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit son livre du *Christianisme raisonnable,* il n'a pas eu quatre disciples; preuve assez forte que le Christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif: c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats.

M. FRÉRET. — Oui, pourvu que le souverain et les magistrats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, et en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes

féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ. — Et si, toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le Catholique, le Protestant, le Grec, le Turc, le Juif, se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée, et de la synagogue?

M. FRÉRET. — Alors il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE. — J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régiments; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ.— Instruire les hommes! que dites-vous, monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE. — J'entends; vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper; vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE. —A propos, j'ai oublié

de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons Mahométans, qui m'a beaucoup frappée. Assan, fils d'Ali, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Assan voulurent empaler le coupable. Assan, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. « Il y a, « dit-il, » un degré » de gloire dans le paradis pour ceux » qui paient les services, un plus grand » pour ceux qui pardonnent le mal, et » un plus grand encore pour ceux qui » récompensent le mal involontaire. » Comment trouvez-vous cette action et ce discours ?

LE COMTE. — Je reconnais là mes bons Musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ. — Et moi mes bons Chrétiens.

M. FRÉRET. — Et moi je suis fâché qu'Assan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pièces d'or pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles

actions intéressées. J'aurais voulu qu'Assan eût été assez vertueux et assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE. — Allons prendre du café. J'imagine que, si à tous les dîners de Paris, de Vienne, de Madrid, de Lisbonne, de Rome, et de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

TROISIÈME ENTRETIEN

APRÈS DINER

L'ABBÉ. —Voilà d'excellent café, madame ; c'est du Moka tout pur.

LA COMTESSE. — Oui, il vient du pays des Musulmans ; n'est-ce pas grand dommage ?

L'ABBÉ. — Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE. — Oui, sans doute; et

Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs ; c'est celle que, selon vous, pratiquaient Enoch, les Noachides et Abraham ; c'est celle que les lettrés Chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans : l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice, et l'horreur du crime.

LA COMTESSE. — Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure, et si sainte, pour les sectes abominables qui ont inondé la terre ?

M. FRÉRET. — En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement et de nourriture. Nous avons commencé par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes, et du gland ; nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filées, des maisons propres et commodes : mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes, et aux cavernes.

L'ABBÉ. — Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion Chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'État, et que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure et digne de Dieu.

LA COMTESSE. — Vous n'y pensez pas ; vous avouez même qu'ils s'en sont tenus à cette religion du temps de votre Enoch, de votre Noé, et de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors ?

L'ABBÉ.— Il faut bien que je le dise : c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec cent mille écus de rente, ni évêque de Wurtzbourg avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres

aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE. — Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines ; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur ; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux et plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, et que les chefs de l'Église tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ. — Il est bien malaisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRÉRET. — Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix

ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse et celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables; et quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables (1), aucun prêtre parmi nous n'est ni assez fou ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de Saint François sont devenues ridicules, et celles de Saint Ignace, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les Jésuites eux-mêmes. On laisse, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer et par le poison, et qui sont retournés à l'Église de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas; on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en

(1) Matthieu, ch x, v. 1; Marc, ch. III, v. 15; Luc, ch. IX, v. 1.

empare ; on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux et une simonie évidente ; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *a latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les rois, pour mettre leurs États en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *a latere :* je ne désespérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE. — Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces Unies, aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient

seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations; regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers: tous ces peuples nous ont passés de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes, l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs États; on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France en sera plus opulente et plus peuplée.

L'ABBÉ. — Eh bien! quand vous auriez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne paierions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux; quand même on mépriserait assez la consubstantialité et la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils, et la transsubstantiation, pour n'en plus parler; quand ces mystères resteraient ensevelis dans la *Somme* de Saint Thomas, et quand les contemp-

tibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore Chrétiens ; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendrez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

M. FRÉRET. —

Est quodam prodire tenus, si non datur ultra.
Liv. I, ép. 1, vers 32.

Je vous dirai avec Horace : Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *Chrétien* a prévalu, il restera; mais peu à peu on adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infâme, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des

peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Être suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; et bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ. — Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple, en descendant jusqu'à lui, et ne le conduise au crime? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions et à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, et une erreur qui les console.

M. FRÉRET. — Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit et qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes et par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison, et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à

demi (et il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes passions dans une âme faible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. « De » quelque multitude énorme de crimes » que vous soyez souillé, confessez-vous » à moi, et tout vous sera pardonné par » les mérites d'un homme qui fut pendu » en Judée il y a plusieurs siècles. Plon- » gez-vous, après cela, dans de nouveaux » crimes sept fois soixante et sept fois, » et tout vous sera pardonné encore. » N'est-ce pas là véritablement induire en tentation ? n'est-ce pas aplanir toutes les voies de l'iniquité ? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait ? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même?

Les Anciens avaient, comme nous, leur confession et leurs expiations ; mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point

deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue ; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Être à la fois bourreaux et patients, brûlants et brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, et d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du Christianisme, ne se trouve ni dans la *Genèse*, ni dans l'*Évangile.* C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on espèrerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtiments

et des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste.

LE COMTE. — Il me semble que M. Fréret a fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes, je le crois ; il y en a aussi aux Petites-Maisons. Mais quels tourments, quand ces âmes viennent à s'éclairer ! dans quel doute et dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours ! vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même : les cloîtres sont le séjour du repentir ; mais, chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble ; j'en excepte un très petit nombre qui sont ou véritablement pénitents ou utiles ;

mais, en vérité, Dieu a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais ? Est-ce là le but de la nature ? Tout le monde crie contre les moines ; et moi, je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté ; et sur cent il y en a quatre-vingts, au moins, qui sèchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficier est consolé, sans doute, mais c'est par son argent, et non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'église. Un père de famille, sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfants et d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moi-

nes, je le dirais à bien plus forte raison des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuses ; ils se sont voués à des austérités plus effrayantes ; et ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables, ne sont rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les consolations que la religion Chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Être suprême sans superstition. Laissez là les cachots des couvents ; laissez là vos mystères contradictoires et inutiles, l'objet de la risée universelle ; prêchez Dieu et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE. — Je suis fort de cette opinion.

M. FRÉRET. — Et moi aussi, sans doute.

L'ABBÉ. — Eh bien! puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de Maisons, l'abbé de Saint-Pierre, M. Dufay, M. Dumarsais, arrivèrent; et M. l'abbé de Saint-Pierre lut, selon sa coutume, ses Pensées du matin, *sur chacune desquelles on pourrait faire un bon ouvrage.*

PENSÉES DETACHÉES DE M. L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE.

La plupart des princes, des ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire; ils méprisent les livres, et ils sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la superstition et l'ignorance ont causés. Si Louis XIV avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'Édit de Nantes.

Les papes et leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion ; ils ont dit : Voilà votre loi, et nous vous défendons de la lire ; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible ; elle existe pourtant, et toute *Bible* en langue qu'on parle est défendue à Rome : elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu, et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier :

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je fonderai mon assemblée. »

Si on savait lire, on verrait avec évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement ; elle en a fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les Protestants ; par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du Pont-Neuf ; par le célibat ridicule des prêtres ; par la fainéantise des moines ; par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, etc.

L'Espagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, et ont l'Inquisition par-dessus ; laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le Traité de Westphalie : les

habitants des pays immédiatement soumis aux prêtres Allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire Romain n'a laissé que de la misère et de la musique, des eunuques, des arlequins, et des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée la *Madone de Lorette;* et les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments.

Ayez des temples où Dieu soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, et doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pau-

vres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, et qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, et qu'il ne lui soit pas possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur et contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne; qu'ils soient gagés par la province, selon l'étendue de leur paroisse, et qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger? dignité sans fonction, et qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est, sans contredit, celui qui n'admet que le nom-

bre de prêtres nécessaire ; car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés ; car ils en sont meilleurs citoyens ; ils donnent des enfants à l'État, et les élèvent avec honnêteté : c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale ; car s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur ; ils rient des disputes théologiques comme de la farce Italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus sorciers.

M. Deslandes, de l'Académie des Sciences de Berlin, qui vient de nous donner l'*Histoire de la philosophie*, dit,

au tome III, page 299 : « La faculté de » théologie me paraît le corps le plus » méprisable du royaume ; » il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner Dieu et la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre Henri III et le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de Fleury n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, et défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne et à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts; peut-on oublier la religion?

Qui commencera à l'épurer? Ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

L'EMPEREUR DE LA CHINE

ET LE

FRÈRE RIGOLET

OU

Relation du bannissement des Jésuites de la Chine.

La Chine, autrefois entièrement ignorée, longtemps ensuite défigurée à nos yeux, et enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant, et le plus antique de l'univers : on sait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur Kang-hi, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dite, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-des-

sous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'âmes, ou soi-disant telles, à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur sont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui revient à douze cent cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'État consistent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille soldats. L'empereur a cinq cent soixante et dix mille chevaux, soit pour monter les gens de guerre, soit pour les voyages de la cour, soit pour les courriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays n'est point gouvernée despotiquement, mais par six tribunaux principaux qui servent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y est simple, et c'est une

preuve incontestable de son antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine sont les premiers pontifes de l'empire; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Kang-hi écrivit et fit graver dans le frontispice de son temple ces propres mots : « Le Chang-» ti est sans commencement et sans fin ; » il a tout produit; il gouverne tout ; » il est infiniment bon et infiniment » juste. »

Yong-tching, fils et successeur de Kang-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : « Il y a entre le Tien et l'homme une » correspondance sûre, infaillible, pour » les récompenses et les châti-» ments (1). »

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos (2), de tous les lettrés, est

(1) Duhalde, tome III, page 35, édition in-folio, 1735.
(2) Mandarins.

d'autant plus belle qu'elle n'est souillée par aucune superstition.

Toute la sagesse du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne se soient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention d'un maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne se glissent dans les caves et dans les greniers.

L'esprit de tolérance, qui faisait le caractère de toutes les nations Asiatiques, laissa les bonzes séduire le peuple ; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner. On les a traités comme on traite les charlatans : on les laisse débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils sont pendus. Les bonzes ont donc été tolérés et réprimés.

L'empereur Kang-hi avait accueilli avec une bonté singulière les bonzes Jésuites ; ceux-ci, à la faveur de quelques sphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes,

qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Kang-hi la tolérance publique de la religion Chrétienne (1).

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, et de dresser de sa main la requête des bonzes Jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion ; ce qui prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, et que les lois sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés et indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe et surtout contre les Jésuites ; ainsi

(1) On sait que le Jésuite Bouvet lui enseigna les mathématiques.

que nous avons vu depuis peu les Parlements de France requérir et ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur Kang-hi mourut le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé Yong-tching, lui succéda; c'était un des meilleurs princes que Dieu ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus plus de fermeté et plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les Jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, faisaient un commerce immense, qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille âmes; qu'ils étaient les soldats et les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre ; que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en

évêchés ; qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation, et qu'enfin, si l'on ne réprimait pas au plus tôt ces entreprises inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur Yong-tching, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes ; il sut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfants des crocheteurs et des lavandières du palais ; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les frères Parennin et Verbiest. Il avait toute la simplicité et l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses ; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva, général des Jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée ; il répondit : « *Il nous faut des saints.* »

Ainsi donc Saint Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, et ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eut fait les génuflexions ordinaires, et frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé et des biscuits, et lui dit : « Frère Rigolet, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières et aux crocheteurs de mon palais?

FRÈRE RIGOLET. — Auguste souverain des quinze provinces anciennes de la Chine et des quarante-deux provinces Tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvet, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes, les Africains et les Américains, seront tous damnés. On ne peut plaire à Dieu que dans une partie de l'Europe, et ma

secte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR. — Fort bien, frère Rigolet. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, et vous l'appelez universelle ! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers?

FRÈRE RIGOLET. — Sire, votre majesté a mis le doigt dessus; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous sommes envoyés dans un pays, par le révérend frère général, au nom du pape qui est vice-Dieu en terre, nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis par l'usage dangereux de penser. Les enfants du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; ensuite nous allons aux femmes, bientôt elles nous donnent leurs maris ; et dès que nous avons un nombre suffisant de prosélytes, nous devenons assez puissants pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se faisant sujet du pape.

L'EMPEREUR. — On ne peut mieux, frère Rigolet; les souverains vous sont fort obligés. Montrez-moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, et c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre: il est vice-Dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien; il doit gouverner la terre entière au nom de Dieu, et notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR. — Mes compliments au vice-Dieu et au frère général. Mais votre Dieu, quel est-il? dites-moi un peu de ses nouvelles.

FRÈRE RIGOLET. —Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne; et trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vite l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR. — Vraiment, frère Rigolet, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRÈRE RIGOLET. — Je le crois bien, sire ; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de Dieu. Cette maison, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village Juif; mais au bout de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de Dieu n'y est pas à la vérité en chair et en os, mais en bois. C'est une statue que quelques-uns de nos frères pensent avoir été faite par le Dieu son fils, qui était un très bon charpentier.

L'EMPEREUR. — Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites est admirable.

FRÈRE RIGOLET. — Oh! sire, elle

n'était point femme, elle était fille. Il est vrai qu'elle était mariée, et qu'elle avait eu deux autres enfants nommés Jacques, comme le disent de vieux *Évangiles ;* mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR. — Quoi! elle était pucelle, et elle avait des enfants!

FRÈRE RIGOLET. — Vraiment oui. C'est là le bon de l'affaire; ce fut Dieu qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR. — Je ne vous entends point. Vous me disiez tout à l'heure qu'elle était mère de Dieu. Dieu coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle?

FRÈRE RIGOLET. — Vous y êtes, sacrée majesté; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je; Dieu se changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, et cet enfant fut Dieu lui-même.

L'EMPEREUR. — Mais voilà donc deux dieux de compte fait, un charpentier et un pigeon?

FRÈRE RIGOLET. — Sans doute, sire; mais il y en a encore un troisième qui est le père de ces deux là, et que nous peignons toujours avec une barbe majestueuse; c'est ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier: mais au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde, le fils a été ensuite engendré par le pigeon, et le pigeon procède du père et du fils. Or, vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, et le père qui a engendré le fils du pigeon, ne peuvent être qu'un seul Dieu, et qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire doit être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre.

L'EMPEREUR. — Cela est clair comme le jour. Un dieu né dans une étable, il y a dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne; un autre dieu dans un colombier; un troisième dieu de qui viennent les deux autres, et qui n'est

pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche; une mère pucelle: il n'est rien de plus simple et de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère Rigolet, si ton dieu est né, il est sans doute mort?

FRÈRE RIGOLET. — S'il est mort, sacrée majesté! je vous en réponds, et cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité qu'il se laissa fouetter et pendre malgré ses miracles; mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vît, et s'en retourna au ciel, après avoir solennellement promis « qu'il reviendrait incessamment dans une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté, » comme le dit, dans son vingt et unième chapitre, Luc, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revint point.

L'EMPEREUR. — Viens, frère Rigolet, que je t'embrasse; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante : tu épanouiras la rate de tous mes sujets;

mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton dieu né, fessé, pendu, et enterré. Avant lui, n'en avais-tu pas un autre?

FRÈRE RIGOLET. — Oui, vraiment, il y en avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre ; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas se jouer : il s'avisa de prendre sous sa protection une horde de voleurs et de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les bestiaux et tous les fils aînés des familles d'Égypte. Après quoi il ordonna expressément à son cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains, et de s'enfuir sans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer, suspendit les eaux à droite et à gauche pour les faire passer à pied sec, faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous ; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il faisait tomber les

murs des villes au son d'un cornet à bouquin, et par le ministère d'une cabaretière. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil et la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aise. Il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit esclave des autres peuples, qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'est qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie, qui annonçait les aventures de notre Seigneur Jésus, Dieu Juif, fils de Dieu le père, fils de Marie, fils du Dieu pigeon qui procède de lui, et de plus ayant un père putatif.

» Admirez, sacrée majesté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu, étant Juif, a été prédit par tous les prophètes Juifs.

» Votre sacrée majesté doit savoir que, chez ce peuple divin, il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, et aussitôt tous

les futurs contingents se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Isaïe, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme ; il en eut un fils, et ce fils était notre Seigneur Jésus-Christ ; car il s'appelait Maher Sahal-has-bas, *partagez vite les dépouilles*. Un autre prophète, nommé Ezéchiel, se couchait sur le côté gauche trois cent quatre-vingts jours, et quarante sur le côté droit, et cela signifiait Jésus-Christ. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet Ezéchiel mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV ; et cela signifiait Jésus-Christ.

» Un autre prophète, nommé Osée, couchait, par ordre de Dieu, avec une fille de joie, nommée Gomer, fille de Debelaïm ; et cela signifiait non-seulement Jésus-Christ, mais encore ses deux frères aînés Jacques-le-Majeur et Jacques-le-Mineur, selon l'interprétation des plus savants Pères de notre sainte Église.

» Un autre prophète, nommé Jonas,

est avalé par un chien marin, et demeure trois jours et trois nuits dans son ventre; c'est visiblement encore Jésus-Christ, qui fut enterré trois jours et trois nuits, en retranchant une nuit et deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs Oolla et Ooliba ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b......, et donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte Écriture; cela signifie l'Église de Jésus-Christ.

» C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a éte prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle; car il est écrit: *Je les appellerai des extrémités de l'Orient*; et c'est frère Rigolet qui vient vous appeler pour vous donner à Jésus-Christ, mon sauveur.

L'EMPEREUR. — Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites?

FRÈRE RIGOLET. — Je ne le sais pas bien précisément; mais je sais que les

prophéties prouvent les miracles de Jésus mon sauveur, et ces miracles de Jésus prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu, et c'est ce qui établira sans doute notre secte dans toute la terre, si nous avons beaucoup de dévotes, de soldats, et d'argent comptant.

L'EMPEREUR. — Je le crois, et on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent et des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu ; tu m'as dit seulement qu'il fut fessé et pendu.

FRÈRE RIGOLET. — Eh ! sire, n'est-ce pas là déjà un très grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement, le diable l'emporta sur le haut d'une petite montagne, d'où on découvrait tous les royaumes de la terre, et il lui dit : « Je te donnerai tous ces royaumes, si » tu veux m'adorer ; » mais Dieu se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur Jésus à une noce de village, et les garçons de la noce étant ivres et

manquant de vin, notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin sur-le-champ, après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Gésara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux possédés ; il les chassa au plus vite, et les envoya dans un troupeau de deux mille cochons, qui allèrent en grognant se jeter dans le lac, et s'y noyer ; et ce qui constate encore la grandeur et la vérité de ce miracle, c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR. — Je suis fâché, frère Rigolet, que ton dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui, et je t'assure que si, dans mon pays, un pareil dieu venait faire un pareil miracle,

il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur Jésus, et comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livre ; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR. — Ah! ah! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi!

FRÈRE RIGOLET. — Fi donc! sire, quand un dieu vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles: il fait écrire ses secrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine, cent ans après, de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous; mais c'est en cela même que la vérité consiste; et dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre, qui sont précisément celles qui se contredisent le plus, afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

» Tous ses disciples firent encore plus

de miracles que lui; nous en faisons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu Saint François Xavier, qui ressuscita neuf morts de compte fait dans l'Inde : personne à la vérité n'a vu ces résurrections; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, et nous avons été crus. Cróyez-moi, sire, faites-vous Jésuite; et je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles avant qu'il soit deux ans; nous ferons un saint de vous, on fêtera votre fête à Rome, et on vous appellera Saint Yong-tching après votre mort.

L'EMPEREUR. — Je ne suis pas pressé, frère Rigolet; cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'est que je ne sois pas pendu comme ton dieu l'a été; car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRÈRE RIGOLET. — Ah! sire, c'est que vous n'avez pas encore la foi; mais quand vous aurez été baptisé, vous serez enchanté d'être pendu pour l'amour de Jésus-Christ notre sauveur. Quel plaisir

vous auriez de le voir à la messe, de lui parler, de le manger!

L'EMPEREUR. — Comment, mort de ma vie! vous mangez votre dieu, vous autres?

FRÈRE RIGOLET. — Oui, sire, je le fais et je le mange; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines; et je vais vous les chercher tout à l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR. — Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t'en vite chercher tes dieux; je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre: je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, et que je n'aurai jamais fait meilleure chère.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, et je reviens dans le moment. Dieu soit béni! voilà un empereur dont je vais faire un Chrétien, sur ma parole. »

Pendant que frère Rigolet allait chercher son déjeuner, l'empereur resta avec son secrétaire d'État Ouang-Tsé; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise et de la plus vive indignation.

« Les autres Jésuites, » dit l'empereur, « comme Parennin, Verbiest, Péreira, Bouvet, et les autres, ne m'avaient javais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbéciles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en faisant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, et les imbéciles réussissent auprès de la populace: ils sont persuadés, et ils persuadent; cela peut devenir très pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe, comment il s'est pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit

introduite chez tant de petites nations?

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT. — Hélas! sire, tout comme la secte du dieu Fo s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont faits les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce misérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire Romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, et le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces sycophantes, qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, et bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Frédéric,

plus de trente rois, et qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

» Si la sagesse du gouvernement Chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, et une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, et de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

» Les sots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent; ils subjuguent les hommes par les femmes, et les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, ils sont bientôt les maîtres d'un État, sans même paraître l'être encore, d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, et à la cruauté par la douceur.

» Vous vous souvenez, sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes : voilà leur caractère ; il n'y jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux, et Dieu n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR. — Taisez-vous ; voici frère Rigolet qui arrive avec son déjeuner. Il est bon de s'en divertir un peu. »

Frère Rigolet arrivait en effet tenant à la main une grande boîte de fer-blanc qui ressemblait à une boîte de tabac. — « Voyons, » lui dit l'empereur, « ton dieu qui est dans ta boîte. » Frère Rigolet en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds et plats comme du papier. — « Ma foi, notre ami, » lui dit l'empereur, « si nous n'avons que cela à notre déjeuner, nous ferons très maigre chère : un dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle ? — Sire, » dit Ri-

golet, « que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge ; et vous verrez beau jeu. »

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc, qui est meilleur à déjeuner. Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, et qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, et ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant, il s'amusa à considérer les dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché. — « Eh ! sire », lui dit Rigolet, « ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons partout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos

carrefours, dans nos grands chemins; nous chantons, *Bonjour, notre unique espérance*. Nous avalons Dieu avec sa potence. — C'est fort bien », dit l'empereur : « tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui. »

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge : frère Rigolet la posa sur une table avec sa boîte de fer-blanc; et tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite; puis se tournant vers l'empereur, il lui dit : — « Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre et prêtre. Notre saint-père le pape, le grand Innocent III, dans son premier livre des *Mystères de la messe*, a décidé que notre dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon Saint Luc, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire; il fut *conjureur*,

quand il envoya des diables dans des cochons; il fut *acolyte,* parce que le prophète Juif Jérémie avait dit: *Je suis la lumière du monde*, et que les acolytes portent des chandelles; il fut *sous-diacre*, quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table; il fut *diacre* quand il nourrit quatre mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants, avec sept petits pains et quelques goujons, dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon Saint Matthieu ; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux goujons, près de Betzaïda, comme le dit Saint Luc; enfin il fut *prêtre*, selon l'ordre de Melchisédech, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Étant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux : chaque miette de ce pain sera un dieu en corps et en âme; vous croirez voir du pain, manger du pain, et vous mangerez Dieu.

» Enfin, quoique le sang de ce dieu

soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce dieu même ; pour surabondance de droit, je le boirai ; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant. Je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage; je vous ferai ensuite portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre, et prêtre ; vous ferez avec moi une chère divine. »

Aussitôt voilà frère Rigolet qui se met à prononcer des paroles en Latin, avale deux douzaines d'hosties, boit chopine, et dit grâces très dévotement.

— « Mais, mon cher ami », lui dit l'empereur, « tu as mangé et bu ton dieu : que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre ? — Sire, » dit frère Rigolet, « il deviendra ce qu'il pourra, c'est son affaire. Quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe, d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration : quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi, j'ai fait mon

devoir de prêtre, cela me suffit ; et pourvu qu'après ce déjeuner on me donne un bon dîner avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

— « Or çà, » dit l'empereur à frère Rigolet, « ce n'est pas tout ; je sais qu'il y a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas Jésuites, et qu'on appelle Dominicains, Cordeliers, Capucins; dis-moi en conscience s'ils mangent Dieu comme toi ?

— « Ils le mangent, sire, » dit le bonhomme ; « mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins, et nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre saint-père le pape. Votre majesté ferait fort bien de les chasser tous, et de ne conserver que les Jésuites : ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne seriez pas Chrétien. »

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut sur-le champ

annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain l'empereur tint sa parole : il fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers, soit ceux qu'on nomme très irrégulièrement réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, prêtres des missions étrangères, Capucins, Cordeliers, Dominicains, Hiéronymites, et Jésuites. Il leur parla en ces termes en présence de trois cents colaos :

« La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes, et le premier devoir des souverains. S'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit exclusif, ce serait assurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'Être suprême un culte pur et sans mélange avant qu'aucun des pays dont vous venez fût seulement connu de ses voisins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût seulement l'usage

de l'écriture. Vous n'existiez pas quand nous formions déjà un puissant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires de Laokium ; et, regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. Dieu n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule ; un père ne chasse point ceux de ses enfants qui le saluent en faisant mal la révérence ; pourvu qu'il en soit aimé et respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités : ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées ; ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

» Mais ce qu'ils ne vous pardonnent

pas, c'est de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instruments aveugles de l'ambition d'un petit lama Italien, qui, après avoir détrôné quelques régules ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

» Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze religions y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage et modéré; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes : vous parûtes, et la discorde bouleversa le Japon ; le sang coula de tous côtés; vous en fîtes autant à Siam et aux Manilles; je dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis tolérant, et je vous chasse tous, parce que vous êtes intolérants. Je vous chasse, parce qu'étant divisés entre vous, et vous détestant les uns les autres, vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poison qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme

vous y faites languir en Europe ceux qui ne sont pas de votre opinion. Je suis encore plus éloigné de vous faire condamner au supplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez hérétiques. Nous ne soutenons point ici notre religion par des bourreaux ; nous ne disputons point avec de tels arguments. Partez ; portez ailleurs vos folies atroces, et puissiez-vous devenir sages ! Les voitures qui vous doivent conduire à Macao sont prêtes. Je vous donne des habits et de l'argent : des soldats veilleront en route à votre sûreté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte : allez, soyez dans votre Europe un témoignage de ma justice et de ma clémence. »

Ils partirent ; le Christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'est grand dommage ; mais voilà ce que c'est que d'être infaillibles.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

